

Julien Fournival

L'anicroche

Un toit qui ploie, un sol qui colle, l'air saturé d'odeurs. Le fioul, l'urine des greniers et les tapis imbibés. Le corps apprend vite à se taire, à rentrer les épaules, à compter les fissures au plafond comme d'autres récitent des prières. Les yeux suivent le mobile suspendu au-dessus du lit superposé, des formes brinquebalantes se heurtent les unes aux autres. Sans cesse, elles tournent dans la pénombre, talismans précaires contre ce qui rôde derrière la cloison trop mince. Dans le silence, on entend encore le craquement du plancher et la rumeur sourde qui ne s'efface pas.

Ici, rien n'est solide. Le bois mal équarri, les tissus rapiécés, les murs qui s'écaillent ; la maison enferme. Elle serre la gorge et imprime sa marque dans la chair. Dehors, les champs s'étendent à perte de vue et la terre avale les saisons sans les rendre. Les horizons n'ouvrent rien : trop vastes, ils rappellent seulement l'impossibilité d'en franchir le bord.

C'est justement là, au point d'anicroche, que Julien Fournival ramasse les restes pour en faire récit. Planches fendues, linges usés, céramiques éclatées : l'artiste ne fabrique pas des reliques, mais des pièges à mémoire où chaque œuvre rejoue cette tension — être dedans sans jamais respirer, être dehors sans jamais appartenir.

Ses habitats sont une architecture de contrainte. Les pièces ne tiennent pas lieu d'objets mais de forces. Elles avancent, pressent, gagnent du terrain. L'artiste leur résiste, retient son souffle ; elles serrent la gorge comme une poussière âcre. Mais la force ne s'épuise pas dans l'étreinte. Elle revient, plus vive, comme un ressac. Et dans ce reflux obstiné, quelque chose cède : l'air s'invite, une ouverture s'amorce et délivre une première esquisse des stratégies de transformation que l'artiste déploie dans son œuvre.

Alors il invente. Des personnages, des entités, des alliés de fortune. Non pas des fables légères mais des corps de faïence. Ces présences bricolées deviennent les outils qui déplacent le poids et dédoublent le réel pour mieux le contrarier. La fiction n'est pas fuite mais pratique de retournement : elle agit comme une brèche. Et dans l'interstice de ce qu'elle dévoile, elle quitte la peau comme un vêtement trop serré et oblige le corps à franchir ailleurs.

Ainsi, pour survivre, elle s'inscrit. Julien Fournival joue de la résistance comme d'une empreinte : de l'abstraction, elle devient trace. Ses matériaux écrivent parfois davantage que les mots, comme le bois qui garde les veines de l'arbre. Leur simplicité n'est pas faiblesse mais force politique : en refusant le lisse, ils exposent la dignité d'une histoire cabossée. Chaque pièce parle une langue brute qui inscrit le récit dans la surface. Mais ces architectures ne cherchent pas la stabilité. Elles avancent par vacillements, couche après couche, stratifiant autant les blessures que les résistances. Dans ces installations fragiles, l'air circule autrement. On y respire comme on entrouvre une fenêtre quand la chaleur devient trop lourde.

Et alors, l'horizon cesse d'être un mur. Il devient une porte, à pousser de toutes ses forces, même s'il grince, même s'il résiste. Car l'ardeur est là : une résilience faite d'entailles, de récits accumulés, d'entités veillant aux seuils, gardiennes d'un dehors toujours incertain mais praticable.

Si ses œuvres surgissent d'un sol contraint, elles n'y demeurent pas. Elles transforment les ruines en récits, déplacent ce qui déborde des formes sociales : la part indomptée, le reste qui insiste. La pratique de Julien Fournival ne cherche pas la cohérence mais la bascule, le point où les architectures se fendent. Ses installations — cabanes instables, narrations dédoublées, matériaux fragiles — travaillent contre l'économie du lisse et de la maîtrise. Elles n'apportent pas de résolution mais ouvrent des zones de dialogue, des lieux où l'expérience sociale se fait visible, rugueuse, intransigeante. La pratique de l'artiste ne reconstruit pas les ruines, elle les fait parler. Dans leur voix rauque s'entend ce qui, toujours, refuse l'effacement. C'est là que son geste trouve sa nécessité.

Vanessa Cimorelli

Texte rédigé pour les Bourses déliées 2026

Julien Fournival est lauréate 2025 des Bourses du Fonds cantonal d'art contemporain pour les diplômé-e-s de la HEAD-Genève

Coédition FCAC & HEAD-Genève

Traduction anglaise : Yves-Alexandre Jaquier

Graphisme : Onlab



F C A C
onds antonal
d' rt ontemporain

Halle Nord

— HEAD
Genève

Hes:SO//GENÈVE
Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain